



HAL
open science

Du livre à l'information : un tournant historiographique

Jérôme Lamy, Johann Petitjean

► **To cite this version:**

Jérôme Lamy, Johann Petitjean. Du livre à l'information : un tournant historiographique. Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, 2021, 150, pp.169-192. 10.4000/chrhc.17083 . hal-03456373

HAL Id: hal-03456373

<https://hal.science/hal-03456373>

Submitted on 7 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du livre à l'information : un tournant historiographique

Jérôme Lamy, Johann Petitjean

Résumé :

Les mondes de l'écrit connaissent un investissement historiographique important depuis trente ans. Cet article propose une synthèse de ces avancées. Il se concentre principalement sur trois débats contemporains. Le premier, qui est le plus ancien, concerne la dimension supposément « révolutionnaire » de l'impression, interrogeant à nouveaux frais cette rupture à la fois matérielle, sociale et cognitive. Le deuxième s'émancipe des perspectives classiques sur l'histoire de l'édition et vise à montrer comment l'histoire du livre imprimé d'abord et celle de la lecture ensuite ont posé les jalons de plusieurs changements de paradigme contribuant à faire émerger un intérêt croissant et fécond pour l'information. La société moderne a-t-elle été une société de l'information ? Les enquêtes sur la circulation des nouvelles et les infrastructures qui soutiennent de tels flux permettent de renseigner cette thèse et de décloisonner plusieurs domaines de la recherche historique. Enfin, le troisième et dernier débat porte sur des matérialités scripturaires plus fines – des marqueurs les plus discrets de la pensée à la diversification des supports – dont l'étude permet de mieux comprendre la façon dont les écrits modernes se sont coulés dans les structures labiles d'une société grande consommatrice de renseignements, de correspondances, de libelles, de journaux, de livres, de feuilles et de feuillets divers, bref : de papier.

Mots clés : écrits, imprimé, manuscrit, information, matérialité, papier.

L'historiographie de l'écrit à l'époque moderne connaît, depuis une trentaine d'années, des inflexions particulièrement stimulantes. La nature des objets investis comme les cadres d'analyse employés ont été questionnés dans leur fondement même. C'est ainsi que la place de l'impression dans les transformations scripturaires de la modernité a été réinterrogée. De même, les écrits ont été peu à peu conçus non pas comme de pures surfaces d'expression, mais comme des formats d'information, capables de générer des chaînes d'interaction à distance, de forger des représentations collectives et de représenter un capital au cœur de stratégies économiques, sociales et politiques diverses et de compétitions intenses. Du cérémoniel à l'observation savante, de l'acte politique à la notification religieuse, le prisme de l'information permet de saisir une multitude de pratiques d'écritures ordinaires ou extraordinaires. Parallèlement à cette extension de la notion d'écrit jusqu'aux modalités d'information, l'attention s'est recentrée sur la matérialité même du scripturaire. Toutes les marques de la pensée, les disponibilités techniques, les dispositifs concrets ont offert un champ nouveau d'investigation pour comprendre comment les écrits ressortissent d'abord d'environnements socio-matériels aussi pluriels que contraignants.

L'objectif de cet article est de restituer quelques-uns des débats récents autour des mondes de l'écrit¹. En retraçant d'abord les linéaments des débats autour de la « révolution de l'imprimé », nous cherchons à rendre compte de transformations majeures dans le domaine

de l'histoire des écrits en lien particulièrement avec l'émergence de nouveaux paradigmes autour de l'information et un intérêt renouvelé pour les voies matérielles de l'analyse.

De la révolution de l'imprimé à la révolution de l'information : ébauche d'un parcours historiographique

Il semble acquis que la presse à caractères mobiles inventée par Gutenberg ait travaillé en profondeur les sociétés modernes, grâce 1) au développement de nouvelles méthodes de travail, 2) à un changement profond des rapports de production, 3) à l'importation de nouvelles techniques de confection du papier, 4) à la baisse des coûts de fabrication que suscite notamment l'introduction du format in-8°, sans oublier 5) la mise en place de nouveaux circuits de distribution permettant la diffusion des ouvrages imprimés à une échelle tout à fait inédite². Nouvelle technologie, nouvelle société, nouvelle ère donc. Tel est le lieu commun que l'on retrouve dans nombre d'ouvrages d'histoire du livre comme dans la plupart des manuels d'histoire de la Renaissance.

Dans un ouvrage devenu classique, Elizabeth Eisenstein a évoqué l'importance matricielle des « caractéristiques de la culture de l'imprimé » dans la constitution à compter de la fin du 15^e siècle d'une véritable « révolution de la communication » en Europe³. L'historienne a insisté ainsi sur l'effet de rupture instauré par les techniques d'impression : la « production accrue » d'écrits ayant produit des « échanges interculturels » plus importants qui « stimulaient les activités dans ses sens contradictoires »⁴. De même, la progressive uniformisation des présentations et la possibilité d'une « sauvegarde des textes »⁵ ont réorganisé, toujours selon E. Eisenstein, le rapport aux informations et à leur circulation. L'historienne avait avancé ses arguments dans l'ouvrage *The printed press as an agent of change*, dans lequel elle parlait alors d'une « révolution non reconnue »⁶.

Le livre de science – qui participe de l'abondance moderne de l'écrit⁷ – constitue l'un des exemples illustrant la thèse d'E. Eisenstein sur la brutalité et la rapidité de la révolution de l'imprimé. Pour souligner les effets de l'impression sur un champ de pratiques spécifique, l'historienne s'est intéressée à la prolifération des livres savants et a rappelé très opportunément que, concernant ces derniers, « le terme de "diffusion" prête peut-être à confusion, et [qu']il serait sans doute souhaitable d'insister davantage sur les notions d'interpénétration ou d'échange culturel. En effet, s'il y avait bien distribution et diffusion d'un plus grand nombre d'exemplaires d'un texte donné, il y avait également, pour le bénéficiaire du lecteur isolé, rassemblement de textes différents jusque-là dispersés »⁸.

L'historienne du livre pointe un lien puissant entre la prolifération des livres à disposition des savants et la possibilité de produire des connaissances inédites : la lecture critique de textes présentant des « contradictions », les « nouvelles alliances intellectuelles » et la relative massification du livre de science ont permis une densification notable du champ scientifique au début de l'époque moderne⁹. La mise en circulation de corpus de données plus nombreux, plus vastes et mieux renseignés, la multiplication des comptes rendus d'expériences et d'observations¹⁰, ainsi que la possibilité de proposer plus facilement des argumentaires à visée probatoire dans les revues ont considérablement transformé les manières même de faire science. L'imprimé, pour E. Eisenstein, est au cœur d'une transformation épistémologique profonde et participe d'une nouvelle organisation du travail scientifique.

Parmi les critiques qui ont été le plus fréquemment formulées, on trouve d'abord l'idée selon laquelle le passage à l'imprimé n'aurait pas été suffisamment bref, intense, homogène, créateur, général, diffus ou radical pour être véritablement qualifié de révolution¹¹ – critique que l'on trouve formulée de manière similaire au sujet d'autres phénomènes dont les durées,

l'intensité et les effets ont été discutés, à l'instar de la « révolution industrielle » notamment. L'idée même d'une « révolution de l'imprimé » procéderait surtout d'une mauvaise connaissance de l'état précédent des choses, qui sous-évalue fortement le caractère élaboré et évolutif du livre médiéval, ainsi que le caractère très artisanal des premières presses à main¹². En troisième et dernier lieu, l'histoire de l'imprimerie, comme de manière plus générale toute approche internaliste des sciences et des techniques, accuserait une tendance à survaloriser non seulement la dimension purement technique des phénomènes, c'est-à-dire l'invention elle-même mais, et c'est là selon nous l'aspect le plus décisif de la critique, accorderait aussi dans le même geste une place excessive aux effets de rupture et de congruence, au détriment des éléments de continuité, des discordances et des résistances¹³. On le voit, la thèse d'une coupure nette entre un monde dominé par les manuscrits et un monde strictement subordonné aux productions imprimées n'a pas totalement convaincu. Ces deux mondes se complètent plus qu'ils ne s'opposent et plusieurs historiens ont proposé d'envisager le problème différemment, dans une perspective notamment plus continuiste. Adrian Johns, auteur de *The Nature of the Book*¹⁴, a ainsi défendu l'idée d'une histoire de l'imprimé « de façon générale constructiviste » qui adopterait pour cela une autre échelle d'analyse en privilégiant « un focus local »¹⁵.

L'historiographie du livre (et plus généralement de l'imprimé) s'est longtemps concentrée sur la production et la diffusion des ouvrages – déclinant, ce faisant, une histoire sociale de l'imprimé venant compléter profitablement des approches plus internalistes et littéraires du livre. Même si, bien souvent, la question de l'information est restée étrangère à ces problématiques, il n'en reste pas moins qu'elles laissent apparents certains traits saillants permettant d'approcher cette première société de l'information. Nous en distinguerons trois principaux : les jointures mouvantes entre l'imprimé et l'oralité d'abord, la coagulation d'un monde de l'édition possédant ses propres logiques sociales et économiques ensuite, la diversification des formats d'impression et de leurs usages enfin au sein de milieux spécifiques autour desquels s'est déployée la société de l'information à l'époque moderne. Les rapports entre l'imprimé et l'oralité permettent de signaler à la fois des rapports de classe, des modalités culturelles différentes et des champs d'action divers. Ainsi, un des enjeux majeurs de l'activité politique ou économique consiste à *faire savoir*, que cette logique soit directement liée ou non à un *faire agir*, qui a longtemps eu les faveurs des spécialistes d'histoire politique ou économique, lesquels ont assez unanimement interprété l'information et sa communication de manière finaliste, dans une perspective fonctionnelle et utilitaire, avant que de privilégier de nouvelles problématiques, relatives au prestige des uns, au renforcement de l'autorité des autres, à la génération puis à la diffusion d'un nouvel habitus informationnel.

Par exemple, les travaux, très cités, de Michèle Fogel sur ce qu'elle nomme « les cérémonies de l'information », cérémonies de publicisation de l'action politique rendue ainsi ostensiblement visible au plus grand nombre, ont permis de comprendre comment le pouvoir royal, à l'époque moderne, est passé « du faire savoir pour être obéi au faire savoir pour être admiré (...) »¹⁶. Parmi les dispositifs d'annonce de l'information royale, la publication imprimée occupe une place particulière. Ainsi, sous le règne d'Henri IV, s'opèrerait, « pour la première fois l'articulation répétée de la publication cérémonielle et la publication imprimée »¹⁷. Investir les surfaces imprimables, c'est conjuguer une uniformité du message transmis et donner un cadre précis aux rituels de l'annonce¹⁸. Ainsi, la société de l'information serait d'abord une société informée par le pouvoir royal, convoquée par lui et pour lui, loin a priori de cette autonomie critique que Habermas a jugé constitutive de l'émergence d'une sphère publique en Europe occidentale à la charnière des 18^e et 19^e siècles¹⁹.

La question de l'usage ostentatoire du papier, qui se trouve également représenté dans nombre de portraits de l'époque, permet de bien circonscrire la difficulté d'une histoire de l'information. Bien souvent en effet, ce sont davantage les effets de communication, leurs circuits, leurs voies d'accès, qui se trouvent au centre des analyses. Impossible néanmoins de séparer de manière stricte et définitive information et communication, notamment dans le cas des pratiques qui lient ou juxtaposent cultures écrites et cultures orales : si le scripturaire est le support le plus robuste d'un échange d'informations, il est nécessairement précédé, débordé et suivi par des modalités non écrites de structuration de ces informations, dont la trace est par conséquent elle-même structurée par les moyens, les logiques et les circuits de la communication. Malgré ces importantes difficultés heuristiques inhérentes aux pratiques mêmes de mise en mouvement des informations, on mesure bien, par-delà les effets de communication (peut-être plus immédiatement visibles), voire les effets de source (peut-être plus facilement étudiés), que l'oralité n'est pas un univers distinct de l'imprimé ; elle est prise en compte lors des cérémonies politiques ostentatoires plaçant l'imprimé au cœur de leur démonstration.

La prolifération des imprimés engendre une économie spécifique, mobilisant des acteurs variés qui se déplacent le long de chaînes complexes de production (du papier, des reliures, de l'impression), de distribution (les libraires, les colporteurs) et de réception enfin²⁰. L'historiographie de la production et de la distribution de l'imprimé constitue un champ de recherche très actif, très centré en France sur l'édition en elle-même²¹. Ce sont-là les pratiques éditoriales qui sont prises pour objet : il s'agit de documenter l'évolution des formats, des méthodes, du travail d'impression, des relations entre les modalités d'édition et les cadres sociaux, culturels, religieux, politiques et techniques, sans oublier les stratégies individuelles et/ou communautaires qui les sous-tendent²². Adossée à une conception du livre comme un support autour duquel se déploient des configurations structurelles plus large, cette voie historiographique a en grande partie délaissé la question de l'information tout en dépeignant un milieu, celui des imprimeurs-libraires en particulier, dont les champs d'activités et de relations forment pourtant une des pierres angulaires de la société de l'information à l'époque moderne.

Robert Darnton a proposé plusieurs pistes pour ouvrir l'histoire du livre à de nouveaux questionnaires. Il a notamment appelé à prendre davantage en compte les effets de la matérialité des supports écrits sur les modes de diffusion et d'appréhension des opinions, des arguments, des données, des idées. Dans un article paru en 1982 sous le titre « *What is the history of books ?* », il a notamment analysé la manière dont les « historiens du livre découpent généralement un segment du circuit des communications et l'analysent selon les procédures d'une seule discipline – l'imprimerie, par exemple, qu'ils étudient au moyen de la bibliographie analytique »²³, avec pour effet la mise en avant des procédures de publication, des circuits de diffusion, des jeux de censure et d'approbation, etc. R. Darnton a lui-même proposé un dépassement de cette forme désormais classique d'étude des supports imprimés. Dans un article revigorant pour les *Actes de la recherche en sciences sociales*, il envisageait déjà en 1993 de déplacer les points d'appuis de l'analyse en direction des marqueurs de la communication et de ses spécificités instrumentales (« la conservation », « la diffusion », les effets à distance, « l'autorité » et les procédés de narration)²⁴.

La question des audiences touchées a fait l'objet d'enquêtes précoces, nombreuses, et parfois contradictoires²⁵. Puisqu'imprimés il y avait, il fallait bien qu'il y eût un public pour les lire : il s'est donc d'abord agi de saisir les contours d'un lectorat. L'enquête de François Furet de Jacques Ozouf a permis, dans les années 1970, de rompre avec le mythe d'une alphabétisation impulsée seulement au 19^e siècle : l'époque moderne a connu des pratiques poussées d'alphabétisation, très inégalement réparties, mais soutenues notamment par les

forces religieuses²⁶. Qui lit, et comment : si la composition du lectorat d'Ancien Régime a d'abord attiré l'attention des historien-nes, c'est la lecture elle-même qui a eu ensuite leurs faveurs. L'enquête collective dirigée par Roger Chartier sur les *Pratiques de lecture* a notamment mis au jour les transformations du rapport à l'écrit à l'époque moderne la juxtaposition des pratiques silencieuses, privées, collectives, intensives et extensives²⁷. C'est alors davantage une histoire culturelle de la lecture (et des lecteurs) qui a pu s'esquisser. L'enjeu consistait en effet à restituer des manières concrètes dans l'organisation des opérations de déchiffrement, de classement, de mise en forme des éléments collectés. En renouvelant les questionnaires, ce tournant culturel a permis de poser explicitement la question de l'information et de son rapport aux conditions matérielles de production. Dans l'introduction de *Culture écrite et société*, R. Chartier résumait d'une question le sens de son entreprise : « comment comprendre les contraintes qu'imposent à la construction du sens d'un texte les conditions qui régissent son écriture et les formes qui gouvernent sa transmission ? »²⁸.

De ces déplacements successifs a grandi l'intérêt pour l'information. Ce dernier a permis de dépasser l'histoire de l'imprimé comme seul processus éditorial, en invitant notamment à confronter la matérialité du médium à son contenu et à s'intéresser aussi à leur diffusion sociale ainsi qu'à leurs usages différenciés, par-delà la question première de la circulation des items dans l'espace, de sorte à faire jouer les rapports entre la forme concrète des textes et les différentes possibilités informatives dans un ou plusieurs milieux donnés. Ainsi, les études sur la diversification des formats d'impression à l'époque moderne a permis de reconstituer les liens entre des communautés spécifiques de lecteurs et des modes d'information attendus. L'intérêt pour la bibliothèque bleue et la littérature de colportage est ancien²⁹. Mais force est de constater que nombreux ont été récemment les travaux à investir les formes éphémères de la littérature, la « *cheap print* », de nouvelles questions propres à faire émerger tout un continent documentaire et des usages divers de textes protéiformes au carrefour de l'imprimé, du manuscrit et de l'oralité, comme dans le cas des *Cantastorie* de l'Italie de la Renaissance par exemple³⁰, et ainsi de repenser les cultures textuelles par-delà les divisions classiques entre manuscrit et imprimés, entre culture populaire et culture des élites également³¹. Dans cette optique, qui est aussi celle d'une histoire urbaine renouvelée³², les approches, littéraires, sociales, culturelles, se complètent plus qu'elles ne s'excluent. Bien que les terrains, les perspectives et certains postulats soient différents, cette convergence méthodologique n'est pas sans faire écho à l'approche sociologique des textes défendue par le *Groupe de Recherches Interdisciplinaires sur l'Histoire du Littéraire*, à la suite en particulier des travaux que Christian Jouhaud a consacrés à l'écrit polémique et qui ont contribué à repenser le processus éditorial lui-même par son enrichissement de l'étude des relations entre écriture, publication et action³³.

Ces évolutions méthodologiques permettent également de mettre en lumière les nouvelles pratiques scientifiques expérimentales à l'aube de l'époque moderne, lesquelles s'accompagnent d'un usage plus systématique de l'imprimé et en particulier de l'instrument périodique. Les périodiques constituent une alternative aux livres en présentant des comptes rendus d'expériences et d'observations. L'enjeu est désormais à la fois de diffuser les nouvelles pratiques savantes et de fédérer les disciplines en cours d'autonomisation³⁴. Ainsi, le *Journal des Savants* ou les *Philosophical Transactions of the Royal Society* constituent-ils, à la fin du 17^e siècle des surfaces éditoriales de référence dictant les règles de la pratique savante. La stabilisation (relative) des formats de présentation (en particulier l'indexation permettant de circuler dans le périodique)³⁵ et le passage par les circuits commerciaux des libraires³⁶ tendent à faire des périodiques un produit spécifique de la République des sciences.

L'imprimé trouve ici une *forme* qui correspond à une *demande d'informations spécifiques*. Le rythme des publications, la brièveté (relative) des comptes rendus d'expériences ou d'observation, la nécessité de discuter, voire d'entretenir une controverse, tout cela impliquait un format adéquat. Le périodique scientifique naît donc au croisement des exigences de la communauté savante en formation et des possibilités matérielles d'un imprimé distinct du livre. L'information scientifique, pour être reconnaissable, devait trouver le support éditorial correspondant à ses spécificités (rythme des expériences, espace ouvert à la controverse, transparence des résultats et des dispositifs savants). Le périodique imprimé prend le relais des courriers qui, sans être totalement privés, exigeaient une structure réticulaire bien ordonnée pour que circulent les données et les observations. Le journal scientifique met au jour les pratiques de recherches et les règles de la communauté savante.

On mesure combien le dépassement de l'histoire éditoriale classique par la voie de l'information permet de densifier les problématiques : il ne s'agit plus seulement d'identifier des modes de production, des circuits, des audiences ou des manières de lire ; l'enjeu est de pointer les articulations entre l'ensemble des formats, leur contenu, leur milieu. Ce sont alors les mouvements profonds – parfois difficilement perceptibles – affectant les représentations du monde et de soi, les appuis cognitifs et matériels nécessaires à l'action, les schémas politiques disponibles qui s'offrent à l'analyse. Pour l'époque moderne, l'un des enjeux heuristiques majeurs consiste à identifier les logiques et les moyens mis en œuvre par différents opérateurs pour maîtriser des flux d'information toujours plus importants.

Maîtriser l'information moderne : l'imprimé, le manuscrit et les marqueurs de la pensée

Appelant à favoriser des chronologies plus fines, et plus complexes, qui sont notamment celles de l'appropriation sociale de ces technologies, en complément de celles qui rendent compte de la diffusion des moyens techniques, ces différentes approches invitent aussi à faire dialoguer à plusieurs niveaux l'imprimé et le manuscrit, auxquels il faudrait joindre aussi pour être complet les formes orales de communication, dans la mesure où les nouvelles technologies, les nouveaux supports, les inventions successives ne les font pas disparaître³⁷.

En effet, comme la question des hybridations a permis aux historien·nes des sciences de dépasser la question de l'opposition entre paradigmes révolutionnaires et évolutionnistes, elle invite aussi ici à ne pas séparer totalement le monde de l'imprimé des univers du manuscrit et de l'oralité, en prenant pleinement en considération les contaminations réciproques, les mutations progressives, les adaptations de l'ordre ancien aux nouvelles technologies. Ainsi, la grande vague imprimée qui déferle sur l'Europe de la fin du Moyen Âge n'a pas tout emporté sur son passage, le manuscrit de l'époque moderne restant un puissant « agent de transformations » sociales et culturelles, pour reprendre la notion forgée par E. Eisentein pour qualifier le rôle de l'imprimé dans la société moderne³⁸.

David McKitterick a consacré son livre *Textes imprimés et textes manuscrits. La quête de l'ordre* à l'histoire de cette combinaison étroite entre manuscrits et imprimés. L'historien y rappelle opportunément qu'« en recourant à un vocabulaire radical et dramatique, on parle aujourd'hui de la révolution de l'imprimerie, alors que dans la seconde moitié du XVe siècle, et en particulier pour les générations nées après 1470, les innovations avaient évidemment un caractère progressif (...) »³⁹. Il est un certain nombre d'écrits dont le format manuscrit a longtemps été privilégié ; c'est le cas notamment « pour les ouvrages en hébreu, en grec et pour la musique, trois catégories de livres réclamant des polices ou du matériel d'impression qu'il n'était pas toujours facile de se procurer, ou dont l'impression paraissaient injustifiées

compte tenu de la faiblesse de la demande »⁴⁰. Il faut donc envisager la période moderne comme un moment où les types d'écrits (manuscrits et imprimés) se combinent, s'associent, se « complètent en venant offrir d'autres solutions »⁴¹ davantage que comme une période de rupture brutale dans les manières de concevoir les ressources scripturaires.

Il est des formats d'écriture qui privilégient le manuscrit mais n'interdisent pas l'imprimé. C'est le cas notamment des correspondances. L'échange de missives constitue, dans la première modernité en particulier, l'une des voies de structuration de la République des Lettres et de celle des bureaux. La circulation des informations de nature hybride revêt un caractère crucial pour la comparaison des données et l'appréciation simultanée de certains phénomènes, autant dans le domaine savant, comme le montre le cas des informations astronomiques notamment⁴², que dans le monde économique ou l'univers politique dont les acteurs produisent, utilisent, communiquent, combinent de manière rapidement banale et parfois de façon créatrice des informations manuscrites et imprimées⁴³.

L'hybridité des relations entre imprimés et manuscrits est particulièrement sensible tout au long des étapes de correction qui s'inventent en même temps que l'édition mécanique des livres. Anthony Grafton, en étudiant la « culture de la correction dans l'Europe de la Renaissance »⁴⁴ a mis en évidence l'émergence des correcteurs comme « un nouveau groupe professionnel, et même (...) un nouveau type social : un phénomène mis au monde par l'imprimerie, un citoyen né dans la nouvelle ville du livre que l'imprimerie a créée »⁴⁵. À la jointure de l'imprimé et de l'exercice manuscrit, les correcteurs « doivent bien connaître le latin et le grec, être très attentifs à tout, de l'orthographe à la séquence des pages, et travailler en étroite collaboration avec les lecteurs qui lisent la copie à haute voix »⁴⁶.

Autre domaine dans lequel la coexistence de l'imprimé et du manuscrit s'avère cruciale, quotidienne et créatrice : celui de la presse d'information. Il a d'abord été montré que la circulation des nouvelles manuscrites ne disparaissait pas avec la généralisation de leur diffusion imprimée, les « nouvelles à la main » étant notamment encore employées au 18^e siècle pour communiquer des informations plus réservées, sinon secrètes⁴⁷. Mais circonscrire les usages informationnels du manuscrit à la seule sphère du secret serait une erreur. Au tournant des 17^e et 18^e siècles encore, l'autonomisation et la professionnalisation du métier de « journaliste » demeure très inachevée, les auteurs des gazettes ou des mercures européens se faisant volontiers informateurs particuliers ou polémistes et manipulent quotidiennement des nouvelles sous des formes variées, plus ou moins détaillées, plus ou moins personnalisées, plus ou moins commentées, manuscrites ou imprimées enfin⁴⁸. De surcroît, des travaux – dont certains sont encore en cours⁴⁹ – se sont attachés à embrasser l'espace de l'information publique à l'échelle européenne⁵⁰. Ils ont montré que les périodiques qui s'impriment à compter du début du 18^e siècle sont restés longtemps tributaires de la circulation de compilations manuscrites de nouvelles que non seulement leur communiquent leurs correspondants particuliers, mais qui sont aussi diffusées publiquement, notamment depuis la Péninsule Italienne, avant que d'être traduites puis imprimées dans les gazettes en langue française, anglaise, hollandaise, etc. En matière de diffusion publique et périodique de l'information, l'imprimé, même devenu hégémonique à la fin de la période, et ce relativement tardivement d'ailleurs, notamment en Italie, n'a pas fait disparaître le manuscrit. Il s'en est du reste abondamment inspiré et nourri, les proto-journalistes européens restant, pour longtemps, des hommes, et des femmes, du manuscrit. Dans ce domaine particulier, si rupture il y eut, elle concerne d'abord le nombre d'exemplaires produits et, partant, la diffusion accrue des nouvelles permise par l'introduction de la nouvelle technologie. Néanmoins, il n'est pas interdit de considérer ensuite que les plans visuel, matériel, physique même des nouvelles ne se sont trouvés aucunement bouleversés par l'introduction des caractères mobiles. Si l'on voulait au final trouver coûte que coûte dans les journaux le moteur d'une révolution, ce serait plutôt dans

le principe même de la communication périodique de l'information qu'il faudrait la chercher⁵¹. Ces interrogations nouvelles ont profitablement contribué à substituer à l'intérêt pour les informations ou les médias celui pour l'information proprement dite, explorée ainsi à la croisée de l'environnement matériel, social et communicationnel, des contenus factuels et des produits médiatiques, selon un changement de paradigme comparable à celui connu par l'histoire du livre.

L'information en somme n'a pas de support privilégié ; elle use aussi bien des pratiques manuscrites que des formats imprimés. Et l'époque moderne de correspondre à une superposition prodigue de ces deux manières d'argumenter, de renseigner, d'ordonner ou de faire connaître. Dans la révolution de l'information, la coexistence, et parfois la compénétration, des matériaux graphiques manuscrits et imprimés a permis une multiplication des arrangements entre contenu et format. La plurivocité des supports interdit des standardisations trop abruptes ; la possibilité de conjuguer la plume et le caractère mobile explique, au moins en partie, pourquoi l'information s'est imposée comme un fait social total au cours de la première modernité.

L'histoire de la matérialité graphique des textes, l'approche anthropologique de la façon dont l'inscription de signes sur des supports particuliers a transformé la manière de penser des sociétés, constituent des lignes de recherche très anciennes, et toujours fécondes. Dans son ouvrage classique sur *La Galaxie Gutenberg*, Marshall McLuhan avait insisté sur les effets de typographie sur « la fonction du langage », sur sa mutation de « moyen de perception et d'exploration, [à] un article de consommation facile à transporter »⁵². Depuis, les analyses se sont multipliées qui ont souligné l'importance des structurations matérielles des écrits à partir de l'époque moderne. Le travail de balisage des imprimés, de tous les imprimés, par-delà le livre, ordonne les façons de concevoir le monde, les rapports sociaux

Néanmoins, l'appareillage paratextuel ne date pas de l'imprimé. L'effet « commentaires » produit par les « notes marginales » dans les manuscrits était de compléter la lecture du texte lui-même. Mais dès le « 12^e siècle la pratique des commentaires prend de l'ampleur et ceci entraîne des transformations de la page qui devient la page glosée »⁵³. Peu à peu, le repérage prend la forme d'une indexation et les textes concernés passent « du sacré au profane »⁵⁴. La multiplication des livres avec les techniques d'impression exige alors « que la recherche sur le catalogue [doive] pouvoir se faire à partir de plusieurs types d'entrées (auteurs, sujets, etc.) »⁵⁵. L'index devient un instrument qui valorise certains types de textes en offrant une circulation fluide de la lecture. C'est notamment le cas des herbiers dont les premiers exemplaires imprimés à la fin du 15^e siècle profitent « d'autres caractéristiques typographiques telle qu'une liste de collectes et des listes de premiers mots en haut de la feuille d'une collecte (...), des mots-clés en bas de page, utilisés pour la première fois « des numéros de page (et en chiffres arabes), également vu pour la première fois en 1470 »⁵⁶. Il en va de même de la table des matières⁵⁷ et des glossaires⁵⁸ que l'impression n'invente pas mais transforme en instrument standardisé de lecture et de circulation rapide dans l'épaisseur de textes plus nombreux. Les notes de bas de page finissent par condenser cette matière érudite repoussée aux marges du texte principal en proposant et généralisant un nouveau dispositif visuel et informationnel⁵⁹.

Ces différents marqueurs permettant de trier l'information, de la recouper, de relancer la recherche de données, de circuler d'un texte à l'autre ou au cœur d'un même texte, ont-ils induit une révolution socio-cognitive à l'époque moderne ? Dans un texte qui s'empare directement de la question, Ann Blair et Devin Fitzgerald semblent pencher pour l'affirmative⁶⁰. L'articulation entre des besoins nouveaux (ceux du traitement de l'information savante, de la classification des données administratives, de la compilation des renseignements détenus par l'Eglise notamment) et des formats plus variés a révolutionné les

manières de concevoir l'information, de la recouper, de s'en servir pour argumenter, agir à distance, échanger, nourrir la dispute politique... S'étendant sur plusieurs siècles tout en mordant sur le Moyen Âge, cette « révolution de l'information » est faite d'innovations paratextuelles qui avaient déjà cours à l'époque médiévale. Leur généralisation, toutefois, conjuguée à une diffusion par l'imprimé, en même temps qu'à des formes de stabilisation des conventions, a contribué à former et diffuser une culture spécifique de l'écrit à une échelle nouvelle. Au fur et à mesure que s'étend l'alphabétisation et que se répandent ces modes d'appréhension sophistiqués du texte, des codes de lecture s'inventent, se transmettent et s'échangent. C'est ainsi que des pratiques ordinaires (compter, classer, compiler, documenter, argumenter) se trouvent configurées plus largement qu'auparavant par des formats d'information, et de nouvelles infrastructures. Les travaux sur les façons de prendre en charge, trier, capter, filtrer et restituer l'information ont récemment emprunté deux voies parallèles autour des infrastructures de l'information. La première concerne s'intéresse aux techniques de sélection par l'écrit des informations (de la prise de note et de compilation des données notamment), la seconde les arrangements dans les bibliothèques et les centres d'archives (re)naissants, renouvelant par le biais des pratiques sociales, culturelles et politiques, la question des usages, le rapport à la textualité moderne et, plus généralement, l'histoire de ces institutions et infrastructures.

L'intérêt pour la dimension graphique de la structuration des données est loin d'étouffer l'information dans le corset trop serré d'une méthodologie par trop descriptive et internaliste, d'une critique parfois rapidement rangée avec dédain au rayon des études « culturelles » ou, pire, « littéraires », que d'aucuns jugent ne pas seoir à l'historien ne. L'approche historique des manières d'arranger les textes et particulièrement l'intérêt pour les dispositifs visuels à l'œuvre dans la génération des objets et des pratiques transtextuelles, telle la compilation⁶¹, ont au contraire plusieurs avantages. Ils permettant de libérer les médias des entreprises généalogiques et l'information des perspectives téléologiques relatives à la naissance de l'espace public européen ; ils amènent à ne pas se satisfaire des démarches purement typologiques ; ils invitent aux décloisonnements et à la comparaison (entre sources, entre milieux, entre environnements) ; ils sont à la racine d'une nouvelle manière de définir, penser et étudier l'information en contexte. L'information ne préexiste pas aux opérations de traitement et d'organisation des données qui lui donnent forme. Il s'agit d'une opération complexe qui en regroupe plusieurs, à la fois textuelles, mentales, sociales, physiques. Ainsi, l'analyse des outils de référence composés en latin par Ann Blair fournit un véritable modèle d'analyse à même de reconfigurer des champs d'étude voisins⁶². On apprend par exemple, grâce à son exploration foisonnante de la prise de notes savante, que les cahiers des érudits de la Renaissance fourmillaient de renvois à l'univers des marchands, dont les pratiques en effet sont connues, commentées et parfois imitées, au point qu'il est légitime de considérer que les uns et les autres appartiennent à une même communauté de style et de pratiques, à une même société de l'information en somme⁶³. La période moderne est celle de l'innovation, de l'expérimentation, de « la croissance explosive » de nouvelles méthodes de tri et d'agencement de l'information. À la Renaissance comme aujourd'hui, le sentiment d'*infobésité*, ce trop-plein d'information, s'avère créateur. L'explosion de l'information savante, économique ou politique a rendu nécessaire le recours à la compilation. Instrument privilégié du traitement pré-statistique de l'information, il s'agit d'une technique qui procède par étapes successives, au cours desquelles l'opérateur sélectionne, résume et agence ses matériaux de façon à ce que la présentation facilite son utilisation, relativement donc autant à la nature des informations elles-mêmes qu'à leurs usages supposés. Opération intellectuelle complexe incarnée dans du texte, la pratique compilatoire n'a pas été bouleversée par l'introduction de l'imprimé. L'héritage est médiéval,

ce qui explique en partie que la technique, le processus et leurs produits aient été initialement exposés par les historien·nes médiévistes avant que de commencer à intéresser les modernistes⁶⁴.

De façon générale, les bibliothèques et les dépôts d'archives sont les lieux clés de la société moderne de l'information. S'y accumulent les traces d'une activité politique, juridique, sociale, économique, diplomatique, savante esquissant la mémoire d'un corps social en même temps que les contours d'un pouvoir et d'une mémoire de l'écrit. Bien plus que la République des Lettres, ces édifices de la mémoire et de l'archive constituent les réservoirs d'une nouvelle culture de l'information qui fait de l'écrit le point de ralliement de toutes les formes constituées de relations sociales.

L'histoire des bibliothèques de la Renaissance permet de renouer les fils d'un ajustement permanent entre l'oralité et l'écrit. La bibliothèque de Ferrare au 15^e siècle illustre cette combinaison ; elle permet à Anthony Grafton de pointer le fait que, dans les cercles élitaires, « les livres (...) donnaient le ton à la vie quotidienne de la cour. Mais on les utilisait d'une manière assez remarquable. Les textes écrits étaient à la base de cette culture ; mais cette culture elle-même était plutôt orale qu'écrite. Le prince et ses courtisans ont appris par cœur le contenu de leur petite bibliothèque canonique »⁶⁵.

Au 17^e siècle, la bibliothèque scientifique de Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, étudiée par Anne-Marie Cheny, témoigne des efforts simultanés d'accumulations et d'ordonnement des informations. En effet, « Peiresc n'envisage pas le livre comme un simple ornement, mais comme un instrument scientifique, un outil pour la compréhension du monde et pour la construction du savoir, il devient dès lors fondamental d'organiser de manière rationnelle cette bibliothèque richement fournie »⁶⁶. Le savant provençal tâche principalement de mettre en rapport des acteurs de la République des lettres et de connecter des domaines de savoirs. A.-M. Cheny remarque que « la constitution de sa bibliothèque, riche de plus de 4000 titres, prend alors tout son sens : il s'agit moins d'un espace de conservation que d'une essentielle courroie de transmission. Instruments de travail indispensables, les livres produisent des connaissances nécessaires aux autres lettres »⁶⁷.

Si les bibliothèques sont une modalité très spécifique de stockage et de tri des informations, il existe bien d'autres formes de saisies scripturaires du flux de données qui circulent à l'époque moderne. Ann Blair s'est notamment concentrée sur l'histoire de la prise de notes. Infrastructures fragiles, labiles et profuses, la capture (parfois rapide) de renseignements, d'éléments textuels épars, de fragments de conversation ou de bribes documentaires constitue l'un des objets historiographiques les plus novateurs et les plus importants pour comprendre les logiques scripturaires à l'œuvre tout au long de l'époque moderne. L'historienne soutient ainsi à raison que

la production de notes participa d'un vaste phénomène de thésaurisation en Europe moderne, qui s'est manifesté dans les compilations textuelles, manuscrites et imprimées, mais également dans les collections d'objets naturels ou artificiels, des plantes aux minéraux, en passant par les médailles, les peintures et les "curiosités" (...). Dans le cas des compilations textuelles, la perte des œuvres de l'Antiquité et le désir de prévenir de telles catastrophes à l'avenir furent une préoccupation centrale de certains grands compilateurs. D'autres accumulaient des notes en vue de les publier, pour bénéficier de retours financiers ou pour en tirer une forme de prestige⁶⁸.

De cette économie graphique et mémorielle, naissent des pratiques et des objets singuliers. La fiche – dont Jean-François Bert a retracé l'histoire – constitue un élément intermédiaire

entre les pratiques scripturaires et/ou imprimées⁶⁹. Le cas du savant genevois du 18^e siècle, Georges-Louis Le Sage qui a constitué un système de plus de 35000 fiches (à partir de cartes à jouer) rassemblant à la fois ses domaines d'intérêts et ses pensées illustre l'importance de ces brimborions d'informations. Le Sage a fait de cette accumulation de fiches une œuvre à part entière, organisée et dans laquelle il était possible de circuler selon des voies de recherches diverses⁷⁰.

Les logiques de classement de l'information à l'époque moderne suscitent une véritable inventivité infrastructurelle. C'est ainsi que le philosophe Leibniz s'est pris de passion pour l'« armoire à notes »⁷¹, imaginée par Thomas Harrison. Ce dispositif n'a probablement jamais existé, le fait même qu'elle ait été envisagée signale le souci moderne d'un tri organisé des informations⁷².

Contenus et formats s'articulent et prennent sens les uns par rapport aux autres. Parce que les différents espaces de stockage de l'information permettent des comparaisons, des mesures de commensurabilité, des vérifications, des reprises, des relectures, ils emblématisent une nouvelle culture du rapport à l'information. Certes ces lieux de cumulation existaient dans l'Antiquité et au Moyen Âge ; mais avec l'explosion de l'écrit et l'avalanche d'imprimés de l'époque moderne, le dépôt et le classement des informations devient un enjeu majeur pour toutes les formes plus ou moins institutionnels d'action collective. L'action politique, l'échange de nouvelles, la production scientifique, les relations marchandes, le travail de justice, l'administration des biens et des personnes, toutes ces pratiques exigent des référentiels communs auxquels se référer. Leur mise en ordre et leur dépôt forment donc le point nodal d'une collectivité capable de se penser dans un rapport mnésique à ses productions écrites.

La question du classement de l'information invite logiquement à évoquer, en complément de ces développements sur les bibliothèques savantes, la naissance des archives en Europe au cours de la période. L'institutionnalisation des services archivistiques modernes a contribué à transformer en profondeur le rapport au document, sinon à l'information elle-même⁷³. Sur le plan historique d'abord, que les contemporains se soient dotés de nouveaux services, outils, lieux, règlements et pratiques, montre bien qu'un seuil a été franchi en matière de gestion de l'information. Le changement d'échelle n'est pas sans lien avec le tournant administratif des autorités publiques d'une part, autant dans les petites cités-États italiennes que des grandes monarchies occidentales, ou de l'autre avec l'administration à distance, et en partie centralisée, des mondes coloniaux. Surtout, comme l'historiographie récente a su le montrer, l'organisation de ces archives, les logiques de classement tout particulièrement, manifestent des représentations particulières ainsi que des rapports de force qui peuvent, dès lors, être interrogés à nouveaux frais⁷⁴, au point qu'il a été proposé de parler de « tournant archivistique » pour qualifier ce nouveau rapport des historien·nes à l'archive, non plus simple support de données à exploiter, mais bien objet d'histoire en soi. Et ce changement de paradigme d'être en tous points comparable à celui connu par les histoires du livre, des journaux, des correspondances, des bibliothèques, etc., par tous les instruments et toutes les infrastructures de l'information moderne.

Épaisseurs matérielles : du papier à la gestion de l'information

La matérialité des écrits à l'époque moderne est d'abord celle du papier. Dans une récente synthèse collective, Daniel Bellingradt rappelle très justement que le commerce du papier, bien en amont de celui des livres, a longtemps été négligé par les historien·nes. Il note que le papier a largement été considéré, dans les analyses, comme un élément disponible, uniquement prêt à recevoir la graphie : « Ici, des mains invisibles se sont chargées de l'achat du papier, et les vraies mains commencent à travailler dans l'imprimerie lorsque ce papier est

prêt à être utilisé »⁷⁵. Or, le secteur de la fabrication du papier – proche de celui du textile, en raison de la similitude des matériaux⁷⁶ – est, comme tant d'autres, pris dans des circuits commerciaux et enchâssé dans des réseaux complexes d'échanges. Il n'existe d'ailleurs pas, une seule qualité de papier et les différents usages et publics visés définissent des types de matière : celui destiné à l'imprimerie existe « dans une pléthore de qualités et de formats différents en Europe »⁷⁷ et il ne faut pas oublier tous ces « vieux papiers provenant de livres invendus, refusés ou peu vendus »⁷⁸. Le papier, comme produit identifiable, est conditionné par des formats et des unités : « [t]out porte à croire que le papier d'écriture et d'impression était vendu en feuilles simples, en unités de cinq feuilles (...) » alors que « l'unité commerciale la plus courante du début de l'Europe moderne était la rame – d'environ 500 feuilles de papier d'impression ou 480 feuilles de papier d'écriture chacune »⁷⁹. L'ensemble des conditions de fabrication (de la matière première au transport, en passant par la main d'œuvre) définit une politique du prix qui renseigne également sur l'articulation des secteurs économiques qui définissent l'univers marchand du livre.

Cette attention plus soutenue au papier a renouvelé les anciennes études codicologiques, en leur adjoignant des questionnements sociaux et culturels. C'est ainsi que Claire Bustarret, dans ses recherches sur les « usages des supports d'écritures au XVIII^e siècle » a pu reconstituer la diversité des supports requis : des « cahiers in-4° » très fréquents « aux "papillons" et fiches mobiles de format in-8° ou inférieur »⁸⁰. Le brouillon ne mobilise pas nécessairement les plus médiocres papiers ; de même la manipulation du papier fait surgir sur la scène sociale des mondes scripturaires les « secrétaires et copistes » qui s'occupent non seulement de la prise de notes, mais également de « la gestion du papier, [de] son approvisionnement et [de] sa préparation »⁸¹.

La matérialité du papier ouvre la voie à une histoire plus large et plus intégrée des mondes de l'écrit : ces sont des statuts sociaux, des marchés, des voies commerciales et des jeux de normes spécifiques qui se trouvent mobilisés.

Les usages ordinaires du papier induisent des pratiques matérielles spécifiques qui, à l'époque moderne, transforment certaines catégories cognitives et donc le rapport des acteurs à l'information sinon l'information elle-même. Volker Hess et J. Andrew Mendelsohn parlent de « technologie de papier » pour conceptualiser cette reconfiguration des manières de voir le monde et de le penser. En se fixant sur les pratiques médicales à l'époque moderne, les historiens montrent, par exemple, comment « l'indexation et le classement alphabétique ont eu des effets involontaires, notamment le regroupement et le travail part catégories »⁸². Le fait de disposer d'espaces blancs, prêts à recevoir des informations dont la typologie était prévue à l'avance induisait un rapport singulier à la nosographie⁸³. La somme accumulée de connaissances sur l'ensemble des patients, répartis dans des espaces synoptiques, a induit un certain rapport à la connaissance : « le général a conservé la forme du particulier. Ainsi le savoir médical a pris la forme du dossier du patient (...) »⁸⁴.

Mais cette mise en forme scripturaire, dépendante du format d'inscription, ne concerne pas, à l'époque moderne que les pratiques scientifiques. Les dispositifs graphiques de mise en forme des informations abondantes supposent l'émergence de ce que Vincent Denis et Pierre-Yves Lacour appelle une « logistique des savoirs »⁸⁵. Ils identifient des secteurs de la vie sociale (l'administration, la police, l'univers des bibliothèques et le champ scientifique) qui mettent « en œuvre des technologies de papier similaire ou parentes »⁸⁶. Tout l'enjeu est ici la façon de passer « des choses aux inscriptions (...) »⁸⁷. Il s'agit d'ordonner le monde sensible sur le papier, de lui rendre une certaine intelligibilité par un codage reproductible. De fait, « [l]es supports utilisés sont (...) progressivement standardisés » et c'est le « formulaire » qui s'impose comme surface de transaction entre la chose et sa manipulation cognitive. Il « se compose de deux parties. La première est strictement identique d'un bulletin ou d'un état à l'autre. La seconde est formée par l'espace laissé en blanc. Elle ne sert

plus qu'à recueillir l'information sous la forme d'une unité singulière, dans un effort qui vise à la condenser, c'est-à-dire à la restreindre à ses aspects pertinents »⁸⁸. Non seulement les données sont fixées, et l'information matérialisée, mais le cadre dans lequel on les inscrit permet un repérage rapide, un croisement optimal et un stockage efficace. L'émergence, à l'époque moderne de technologies de papier au croisement d'activités régaliennes, stratégiques et savantes témoignent d'une homogénéisation progressive du rapport au monde et à ses représentations au sein d'univers sociaux que la pratique ordinaire de l'information rapproche.

Cernant les conditions matérielles des pratiques scripturaires, l'historiographie s'est déportée vers une analyse politique de l'infra-ordinaire : faisant droit au concret le plus humble, les études ont donné à voir les articulations de plus en plus élaborées entre les différents champs du monde social, qui tous s'accordent peu à peu sur des modalités scripturaires de représenter et dire l'ordre du monde.

En guise de conclusion, on peut avancer l'idée que la révolution de l'information est autant, sinon davantage, une révolution historiographique qu'une réalité historique. S'est opéré au cours des deux dernières décennies un véritable « tournant informationnel » dans le champ des études historiques portant sur la première modernité. L'attention portée à l'information n'est certes pas nouvelle en soi, mais elle a néanmoins gagné en ampleur et donné lieu à des questionnements inédits. Cette évolution est le fruit de transformations internes propres au champ de l'histoire du livre et de l'édition d'abord, ainsi que, de manière plus générale, d'un intérêt accru pour les décloisonnements et l'histoire des pratiques héritées des études culturelles et de leur évolution à la fin du 20^e siècle.

Les historiennes et les historiens pensent le passé à partir du présent, de leur présent, et sont en cela filles et fils de leur temps. Cette affirmation, qui est presque devenue un cliché, se vérifie pleinement ici : l'attrait ou l'inquiétude suscités par la société de l'information contemporaine ont incontestablement changé le regard porté sur les (r)évolutions technologiques du passé. Dernièrement, les questions afférentes au Big Data ou au tout-numérique ont fait surgir de nouveaux questionnements historiques, relatifs cette fois aux infrastructures de l'information et à la gestion des données, non sans gain d'ailleurs pour les histoires, renouvelées, de l'imprimerie et de l'écrit.

Jérôme Lamy (CNRS – CERTOP – UT2J)

Johann Petitjean (Université de Poitiers – Criham)

1. Cet article prolonge, et précise, les réflexions historiographiques et épistémologiques initiées dans le dossier « Mondes de l'écrit et société de l'information à l'époque moderne », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 150, 2021.

2. Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958 ; Frédéric Barbier, Sabine Juratic, Dominique Varry (sous la dir.), *L'Europe et le livre : réseaux et pratiques du négoce de librairie, XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, Klincksieck, 1996 ; Roger Chartier, *Culture écrite et société : l'ordre des livres*, Paris, Albin Michel, 1996 ; Anthony Grafton, *Inky fingers : the making of books in early modern Europe*, Cambridge-Londres, The Belknap Press of Harvard University Press, 2020.

3. Elizabeth L. Eisenstein, *La révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne*, Paris, 1991, p. 60.

4. *Ibidem*, pp. 61, 64.

5. *Ibidem*, p. 101.

6. Elizabeth L. Eisenstein, *The printing press as an agent of change. Communications and cultural transformations in early-modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, p. 3. (Notre traduction)

-
7. Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg*, Paris, CNRS éditions, 2017, p. 232.
 8. Elisabeth.L. Eisentein, « Le livre et la culture savante », dans Roger Chartier, Henri-Jean. Martin, (sous la dir.) *Histoire de l'édition française*, T. 2 : *Le livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Fayard, Cercle de la Librairie, p. 672.
 9. *Ibidem*, p. 673.
 10. Christian Licoppe, *La formation de la pratique savante. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996.
 11. « AHR Forum: How revolutionary was the print revolution? », *American Historical Review*, vol. 107, n°1, 2002, p. 84-128. Voir Adrian Johns, dans : « AHR Conversation: historical perspectives on the circulation of information ». Participants: Paul N. Edwards, Lisa Gitelman, Gabrielle Hecht, Adrian Johns, Brian Larkin, Neil Safier, *The American Historical Review*, vol. 116, n°5, 2011, p. 1395-1396
 12. Voir le compte-rendu de l'ouvrage d'Elizabeth Eisenstein, *The printing press*, réalisé par Paul Needham, dans *Fine Print: the review for the Arts of the Book*, 6, 1, 1980, p. 23-35 ; ainsi que l'intervention d'Adrian Johns, dans : « How to acknowledge a revolution? », *American Historical Review*, vol. 107, n° 1, 2002, p. 106-125.
 13. Voir à ce sujet les propos de Gabrielle Hecht et Paul Edwards dans *American Historical Review* 2011, *op. cit.*, p. 1396-1398.
 14. Adrian Johns, *The Nature of the Book. Print and Knowledge in the Making*, Chicago, The University of Chicago Press, 1998.
 15. Adrian Johns, « How to acknowledge a revolution », *art. cit.*, p. 117.
 16. Michèle Fogel, *Les cérémonies de l'information dans la France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989, p. 411.
 17. *Ibidem*, p. 187.
 18. Plus récemment, les travaux d'Isabel Castro Rojas sur l'Espagne du début de l'époque moderne ont mis au jour l'importance de tous ces imprimés bureaucratiques ou administratifs éphémères (proclamations et décrets par exemple) à partir desquels s'organise une véritable culture écrite de l'information orale, touchant différents publics : Isabel Castro Rojas, « Papeles efímeros en la difusión de la información oficial en la temprana edad moderna auna propuesta de estudio », dans Juan José Iglesias Rodríguez, Rafael M. Pérez García, Manuel F. Fernández Chaves (sous la dir.), *Comercia y Cultura en la Edad Moderna*, Séville, Editorial Universidad de Sevilla, 2015, p. 2426-2439.
 19. Jürgen Habermas, *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978. Voir : Stéphane Van Damme, « Farewell Habermas ? Deux décennies d'études sur l'Ancien Régime de l'espace public », dans Patrick Boucheron, Nicolas Offenstadt (sous la dir.), *L'espace public au Moyen Âge : débats autour de Jürgen Habermas*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 43-62.
 20. Voir le cas d'étude : Daniel Bellingradt, « Paper networks and the book industry. The business activities of an eighteenth-century paper dealer in Amsterdam », dans Daniel Bellingradt, Paul Nelles, Jeroen Salman (sous la dir.), *Books in motion in early modern Europe. Beyond production, circulation and consumption*, Cham, Palgrave Macmillan, 2017, p. 67-85.
 21. C'est le cas notamment des travaux de Frédéric Barbier (voir notamment *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale (XIII^e-XVI^e siècle)*, Paris, Belin, 2006, *Histoire du livre en Occident*, Paris, Armand Colin, 2012) et de Malcolm Walsby (en particulier, *L'imprimé en Europe occidentale, 1470-1680*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2020).
 22. Voir Renaud Adam, *Vivre et imprimer dans les Pays-Bas méridionaux (des origines à la Réforme)*, Vol. I : *Des hommes, des ateliers et des villes*, Vol. II : *Bilan historiographique et dictionnaire prosopographique*, Turnhout, Brepols, 2018 ; Catherine Kikuchi, *La Venise des livres 1469-1530*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018.
 23. Robert Darnton, « What is the history of books », *Daedalus*, vol. 111, n°3, 1982, p. 67.
 24. Robert Darnton, « "La France, ton café fout le camp !" De l'histoire du livre à l'histoire de la communication, *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 100, 1993, p. 25.
 25. Ce n'est pas le lieu ici de détailler la querelle autour de la lecture populaire qui a agité l'historiographie française des années 1970, mais elle a son importance. Pour une synthèse, voir : François Lebrun, « La culture populaire et la bibliothèque bleue de Troyes trente ans après Robert Mandrou », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, T. 100, n°4, 1993, p. 453-458.
 26. François Furet, Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des français de Calvin à Jules Ferry*, 2 vol., Paris, Éditions de Minuit, 1977.
 27. Roger Chartier (sous la dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Marseille, Payot, 1985. Voir également Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil, 1987, Guglielmo Cavallo, Roger Chartier (sous la dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Le Seuil, 2001).
 28. Roger Chartier, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 9.
 29. Thierry Delcourt, Elizabeth Parinet, *La Bibliothèque bleue et les littératures de colportage*, Paris, Ecole des Chartes, 2000.

-
30. Voir Luca Degl'Innocenti, Massimo Rospoche, Rosa Salzberg (éd.), *The Cantastorie in Renaissance Italy: street singers between oral and literate cultures*, *Italian Studies*, 71, 2, 2016.
31. Massimo Rospoche, Jeroen Salman, Hannu Salmi sous la dir.), *Crossing borders, crossing cultures: popular print in Europe (1450-1900)*, Oldenbourg, Walter de Gruyter & Co., 2019.
32. Rosa Salzberg, *Ephemeral city: cheap print and urban culture in Renaissance Venice*, Manchester, Manchester University Press, 2014.
33. Christian Jouhaud, Alain Viala (sous la dir.), *De la publication : entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002. De Christian Jouhaud, voir : *Mazarinades : La Fronde des mots*, Paris, Aubier, 2009, ainsi que « Les libelles en France au XVII^e siècle : action et publication », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 90-91, 2003, p. 33-45.
34. Jean-Pierre Vittu, « Du *Journal des Savants* aux *Mémoires pour l'histoire des sciences et des Beaux-Arts* : l'esquisse d'un système européen des périodiques savants », *XVII^e siècle*, n° 228, 2005, p. 527
35. *Ibidem*, p. 539.
36. Jeanne Peiffer, Jean-Pierre Vittu, « Les journaux savants, formes de la communication et agents de la construction des savoirs (17^e – 18^e siècles) », *Dix-Huitième Siècle*, n° 40, 2008, p. 285.
37. Sabrina A. Baron, Eric N. Lindquist, Eleanor F. Shevlin (sous la dir.), *Agent of change: print culture studies after Elizabeth L. Eisenstein*, Amherst-Boston, University of Massachusetts Press, 2007.
38. Fernando Bouza, *Hétérographies : formes de l'écrit au Siècle d'or espagnol*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010, p. 41-42. Sur la question de la place du manuscrit à l'ère de l'imprimerie et des influences mutuelles, on se reportera également à : Armando Petrucci, « L'écriture manuscrite et l'imprimerie : rupture ou continuité ? » dans Colette Sirat, Jean Irigoien, Emmanuel Poulle (sous la dir.) *L'écriture : le cerveau, l'œil et la main. Actes du colloque international du Centre National de la Recherche Scientifique (Paris, 2-4 mai 1988)*, Turnhout, Brepols, 1990, p. 411-421 ; Brian Richardson, « Print or pen ? Modes of written publication in sixteenth-century Italy », *Italian Studies*, vol. 59, 2004, p. 39-64.
39. David McKitterick, *Textes imprimés et textes manuscrits. La quête de l'ordre 1450-1830*, Lyon, ENS Éditions, 2018, p. 20.
40. *Ibidem*, p. 31.
41. *Ibidem*, p. 46.
42. Isabelle Pantin, « L'astronomie et les astronomes à la Renaissance : les facteurs d'une mutation », *Nouvelle Revue du Seizième Siècle*, vol. 20, n° 1, 2002, p. 75. Voir également : Adam Mosley, Nicholas Jardine, Karin Tyjberg, « Epistolary culture, editorial practices, and the propriety of Tycho's astronomical letters », *Journal of Historical Astronomy*, vol. 34, n°3, 2003, p. 421-451
43. Ici, la bibliographie est immense. Deux ouvrages collectifs permettent de commencer à prendre la mesure de la diversité des lettres et des informations circulant dans les milieux négociants ou diplomatiques : Dominique Margairaz et Philippe Minard (dir.), *L'information économique, XVI^e-XIX^e siècle : journées d'études du 21 juin 2004 et du 25 avril 2006*, Paris, Comité pour l'histoire économique de la France, 2008 ; Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (dir.), *La politique par correspondance: les usages politiques de la lettre en Italie, XIV^e-XVIII^e siècle*, Rennes, PUR, 2009. Nous renvoyons aussi à l'exemple saisissant constitué par les Fugger d'Augsbourg, mais les cas d'étude de cette culture épistolaire aussi diversifiée que partagée pourraient être multipliés à l'infini : Regina Dauser, *Informationskultur und Beziehungswissen: das Korrespondenznetz Hans Fuggers, 1531-1598*, Tübingen, M. Niemeyer, 2008. Notons que ces différents ouvrages rendent compte de travaux réalisés de manière concomitante, ce qui n'est pas un hasard et dénote un intérêt croissant pour ces questions à compter de la seconde moitié des années 2000.
44. Anthony Grafton, *The culture of correction in Renaissance Europe*, Londres, The British Library, 2011.
45. *Ibidem*, p. 23.
46. *Ibidem*, p. 87.
47. François Moureau, « Les nouvelles à la main dans le système d'information de l'Ancien Régime », dans François Moureau (sous la dir.), *De bonne main : la communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris, Universitas, 1993, p. 117-134 ; François Moureau, « Enjeux de la communication manuscrite : nouvelles à la main et gazettes imprimées », dans *L'information à l'époque moderne. Actes du colloque de l'AHMUF*, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 25, 2001, p. 73-90
48. Marion Brétéché, *Les compagnons de Mercure : journalisme et politique dans l'Europe de Louis XIV*, Ceyzérieux, Champ vallon, 2015.
49. Notamment le projet EURONEWS financé par le Conseil irlandais de la recherche en collaboration avec le Medici Archive Project de Florence : <https://www.euronewsproject.org/>
50. Joad Raymond, Noah Moxham (sous la dir.), *News networks in early modern Europe*, Leyde, Brill, 2016.
51. Wolfgang Behringer, *Im Zeichen des Merkur: Reichspost und Kommunikationsrevolution in der Frühen Neuzeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003 ; Johann Petitjean, *L'intelligence des choses : une histoire de*

l'information entre Italie et Méditerranée (XVI^e-XVII^e siècles), Rome, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 2013.

52. Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg... op cit.*, p. 296.

53. Jacques Maniez, Dominique Maniez, *Concevoir l'index d'un livre. Histoire, actualité, perspectives*, Paris, ADBS éditions, 2009, p. 181.

54. *Ibidem*, p. 188.

55. *Ibidem*, p. 191.

56. Hans H. Wellish, « Early multilingual and multiscript indexes in herbals », *The Indexer*, vol. 11, n°2, 1978, p. 82.

57. Georges Mathieu (sous la dir.) avec la collaboration de Jean-Claude Arnould, *La table des matières. Son histoire, ses règles, ses fonctions, son esthétique*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

58. Donatella Nebbiai, *Le discours des livres. Bibliothèques et manuscrits en Europe IX^e – XVI^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

59. Jacques Dürrenmatt, « Glissements de notes : gloses, commentaires et déviations », *Dix-septième siècle*, 224, 2004, p. 413-427 ; Anthony Grafton, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note de bas de page*, Paris, Le Seuil, 1998.

60. Ann Blair, Devin Fitzgerald, « A revolution in information ? », dans Hamish Scott (sous la dir.), *Oxford Handbook of Early Modern European History*, Oxford, Oxford University Press, 2015, p. 244-265.

61. Voir les conclusions de Pierre Chastang

62. Ann Blair, *Too much to know: managing scholarly information before the modern age*, New Haven, Yale University Press, 2010 (traduction française : *Tant de choses à savoir. Comment maîtriser l'information à l'époque moderne*, Paris, Le Seuil, 2020). L'ouvrage a déjà essaimé hors du champ de l'organisation de l'information savante à la Renaissance pour fertiliser notamment celui des études de l'information politique et de sa circulation à l'époque moderne. Par exemple : John-Paul A. Ghobrial, *The whispers of cities: information flows in Istanbul, London, and Paris in the age of William Trumbull*, New York-Oxford, Oxford University Press, 2013.

63. *Ibidem*, chapitre 2, « Note-taking as information management », p. 62-116 ; Eadem, « The Rise of Note Taking in Early Modern Europe », *Intellectual History Review*, 20, 3, 2010, p. 303-316.

64. Pierre Chastang, « Conclusions », dans Johann Petitjean (sous la dir.), *Hypothèses, « La compilation »*, 2010, n° 13, p. 83-93 ; Malcolm B. Parkes, « The influence of the concepts of *Ordinatio* and *Compilatio* on the development of the book », dans Jonathan J.G. Alexander, Margaret T. Gibson (sous la dir.), *Medieval learning and literature: essays presented to Richard William Hunt*, Oxford, Clarendon Press, 1976, p. 115-141 ; Alastair J. Minnis, « Late medieval discussions of *Compilatio* and the role of the compiler », *Beiträge zur Geschichte der Deutschen Sprache und Literatur*, 101, 1979, p. 385-421 ; Bernard Guenée, *Lo storico e la compilazione nel XIII secolo*, dans Claudio Leonardi, Giovanni Orlandi (sous la dir.), *Aspetti della letteratura latina nel secolo XIII (Perugia 3-5 ottobre 1983)*, Florence, La Nuova Italia Editrice, 1986, p. 57-86.

65. Anthony Grafton, « Comment créer une bibliothèque humaniste : le cas de Ferrare », dans Marc Baratin, Christian Jacob (sous la dir.), *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 199.

66. Anne-Marie Cheny, *Une bibliothèque byzantine. Nicolas-Claude Fabri de Pereisc et la fabrique du savoir*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2015, p. 143.

67. *Ibidem*, p. 176.

68. Ann Blair, *Tant de choses à savoir... op. cit.*, p. 91.

69. Jean-François Bert, *Une histoire de la fiche érudite*, Lyon, Presses de l'ENSSIB, 2017.

70. Jean-François Bert, *Comment pense un savant ? Un physicien des Lumières et ses cartes à jouer*, Paris, Anamosa, 2018.

71. Ann Blair, *Tant de choses à savoir... op. cit.*, p. 128.

72. *Ibidem*, p. 129.

73. Filippo de Vivo, Andrea Guidi and Alessandro Silvestri, « Archival transformations in early modern european history », *European History Quarterly*, vol. 46, n°3, 2016, p. 421-434.

74. Maria Pia Donato, Anne Saada (sous la dir.), *Pratiques d'archives à l'époque moderne. Europe, mondes coloniaux*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

75. Daniel Bellingradt, « The Paper Trade in Early Modern Europe: An Introduction », dans Daniel Bellingradt, Anna Reynolds (dir.), *The Paper Trade in Early Modern Europe. Practices, Materials, Networks*, Leyde, Brill, 2021, p. 12.

76. *Ibidem*, p. 14.

77. *Ibidem*, p. 18.

78. *Ibidem*, p. 19.

79. *Ibidem*, p. 20.

80. Claire Bustarret, « Usages des supports d'écriture au XVIII^e siècle : une esquisse codicologique », *Genesis. Manuscrits – Recherche - Invention*, n° 34, 2012, p. 61.

81. *Ibidem*.

82. Volker Hess, J. Andrew Mendelsohn, « Case and Series: Medical Knowledge and Paper Technology, 1600-1900 », *History of Science*, vol. 48, n° 3-4, 2010, p. 291.

83. *Idem*.

84. *Ibidem*, p. 309.

85. Vincent Denis, Pierre-Yves Lacour, « La logistique des savoirs. Surabondance d'informations et technologies de papier au XVIII^e siècle », *Genèses. Sciences Sociales et Histoire*, n° 102, 2016, p. 107-122.

86. *Ibidem*, p. 108.

87. *Ibidem*, p. 109.

88. *Ibidem*, p. 111.